

CHAPITRE II

Des Baptistères

Dans ce chapitre, nous nous occuperons successivement : 1° du nom des baptistères ; 2° de leur origine, de leur durée et de leur emplacement ; 3° de leur architecture ; 4° de leur ameublement et de leur ornementation ; 5° des prescriptions liturgiques relatives aux baptistères ; 6° enfin, nous donnerons quelques renseignements sur un certain nombre de baptistères, conservés ou détruits, de l'Orient et de l'Occident, et plus particulièrement sur ceux de l'Italie et de la France.

ARTICLE I

Du nom des Baptistères

Les monuments consacrés à l'administration du baptême ont été surtout désignés sous le nom de *baptisterium*, βάπτιστήρ, βάπτιστήριον, du verbe βάπτω, laver, tremper, plonger dans l'eau. Ce vocable ne dérive nullement de l'idée de baptême, pris dans le sens chrétien, car il était employé par les Romains pour désigner tout à la fois des baignoires portatives et le grand bassin de leurs bains. Pline le Jeune, en écrivant à Apollinaire, lui parle du grand baptistère qu'il avait dans sa maison de campagne (1).

On a donné le nom de *baptistère* non seulement au monument isolé où pendant longtemps on conféra exclusivement le baptême, mais

(1) Cella frigidaria in qua baptisterium amplum atque opacum est.

encore aux églises baptismales qui avaient le privilège de posséder des fonts, aux chapelles baptismales et aux fonts baptismaux que les Italiens continuent à appeler *battisterio*. Par là même que les baptistères étaient des monuments isolés d'une certaine importance, où s'accomplissaient les rites sacrés du sacrement régénérateur, ils ont été souvent désignés sous le nom de *basilique du baptistère* (1), *temple du baptistère* (2), *église baptismale* (3), *salle du baptême* (4).

Le mot *Baptistère* a été employé dans des acceptions tout à fait différentes. Il a signifié :

1° Le baptême lui-même ou son administration ;

2° L'eau qu'on emploie en baptisant (5) ;

3° La partie du Rituel où sont marquées les cérémonies du baptême. C'est en ce sens que saint Boniface, archevêque de Mayence, dit que l'évêque doit enseigner à ses prêtres le sens des paroles qui sont contenues dans le *baptistère* (6) ;

4° L'offrande qu'on donnait au prêtre qui avait conféré le baptême (7) ;

5° Le registre des actes de baptême. Dans le midi de la France, le mot *baptistaire* s'applique souvent encore aux registres des actes de naissance de la mairie, parce qu'autrefois l'état civil résultait de l'acte religieux (8) ;

6° La couverture en étoffe des fonts baptismaux.

Les Arméniens donnent le nom de *Baptistère* à la fête de l'Épiphanie, qui est principalement pour eux la fête du baptême de Notre-Seigneur.

Les édifices destinés au baptême ont été parfois désignés sous les divers noms que les Grecs et les Romains donnaient aux thermes ou aux bains : *καλύβηθηρα* (lavoir), mot que les Grecs modernes ont conservé dans le sens de cuve baptismale ; *λουτήριον* (bain), *πηγή* (fontaine), mot usité dans quelques provinces de la Grèce ; *Alveus*, *Balneus*, *Balnea*, *Columbus*, *Colymbus*, *Concha*, *Fons*, *Fontes*, *Gurges*, *Lavacrum*,

(1) Baptisterii basilica ; Ambr., *Epist. XX ad Marcell.*

(2) Templum baptisterii ; Greg. Tur., *Hist. Fr.*, l. II, c. xxxi.

(3) Ecclesia baptismalis ; Ambr., *Epist. XX ad Marcell.* Baptistales tituli ; Floordoard, *Hist. Rhem.*, l. II, c. xix.

(4) Fortunat, *Carm. XII*, lib. II.

(5) H. Ménard, *Not. CCCXVII in S. Greg. lib. Sacram.*

(6) Cf. Car. Magn., *Capitul.*, ann. 789, c. vii.

(7) Du Cange, *Gloss.*, voc. *Baptisterium*.

(8) Jaubert, *Gloss. du centre de la France*, v° *Baptistaire*.

Natorium, Nymphæum, Piscina, Tinctorium, etc. Quand ces termes généraux ne sont pas accompagnés d'une épithète qui en précise le sens, comme *Fons sacer, Lavacra divîna, Piscina sancta*, etc., il faut bien se garder de leur prêter toujours, dans les textes ecclésiologiques, le sens de baptistère; ils peuvent désigner les bains, jadis annexés aux basiliques primitives et destinés exclusivement à l'usage du clergé, comme ceux que Constantin fit construire près de l'église Saint-Pierre, à Rome, et près de Saint-Victor, à Ravenne.

D'après Bingham (1), le mot *ἱερόβαϊ* dont se sert Eusèbe dans sa description de l'église d'Antioche, indiquerait un baptistère; William Wall (2) donne le même sens au mot *βήμα* (lieu où l'on monte par des degrés) qu'emploie saint Grégoire de Nazianze dans son vingtième discours. Un terme beaucoup plus incontestable est celui de *νεμφάριον* (chambre nuptiale), nom mystique que les Valéniens donnaient au Plerôme, et que les Gnostiques appliquaient à leurs baptistères (3).

Les Romains donnaient le nom de *Piscina* aux baignoires et aux citernes; mais le sens primitif du mot, comme l'indique son étymologie, était celui d'un vivier, d'un réservoir à poissons. On comprend que les Chrétiens durent volontiers s'emparer de ce terme, qui non seulement leur rappelait la piscine probatique de Bethsaïde où guérissaient les malades quand l'ange venait en agiter les eaux, mais, de plus, qui se trouvait si bien en harmonie avec la symbolique de Tertullien, comparant aux poissons ceux qui puisent dans l'eau le principe de la vie spirituelle. Le poisson, comme nous le verrons plus loin, était l'emblème mystérieux du Christ lui-même; aussi saint Optat de Milève (4) nous dit-il: « C'est du Poisson par excellence, dont la vertu passe aux ondes baptismales, qu'on a nommé *piscine* les fonts qui nous purifient et nous sauvent. » La piscine proprement dite était le bassin central du baptistère qui, selon l'importance du monument, avait de deux à cinq mètres de diamètre sur trente à quarante-cinq centimètres de profondeur; mais, par extension, on donna ce nom aux baptistères eux-mêmes, ainsi qu'aux fonts baptismaux. Aujourd'hui ce terme est réservé pour indiquer l'endroit où va se perdre l'eau qui a servi à l'administration du baptême: c'est ce que les Grecs modernes appellent *ἄβυτον* (sans fond) ou *ῥυσευτήριος* (entonnoir).

(1) *Ant. eccles.*, t. III, p. 252.

(2) *History of infant Baptism*.

(3) Matter, *Hist. crit. du Gnosticisme*, t. II, p. 342.

(4) *Contra Parnen.*, l. III.

Parfois les baptistères sont désignés par des termes qui spécifient d'une manière plus précise les mystères qui s'y accomplissent, comme *Crater vitæ, Oracula, Sacrarium regenerationis, φωτιστήριον*, etc. Le baptistère de Sainte-Sophie à Constantinople, en raison de ses vastes dimensions, était appelé *μεγα φωτιστήριον*, le grand illuminatoire, ou *μεγας φωτιστηρ*, le grand illuminateur.

Comme les baptistères étaient la plupart dédiés à saint Jean-Baptiste, on les désigna souvent au moyen âge sous le nom d'*Ecclesia sancti Johannis in fonte* ou *ad fontes*, en ajoutant souvent le vocable de l'église voisine dont ils dépendaient; mais parfois aussi, c'est le baptistère qui communique son nom à l'église voisine: ainsi, à Rome, *San Damaso al fonte Vaticano*; à Milan, *San Ambrogio al fonte di Santa Tecla*. Le baptistère de Constantin a donné aussi son nom de *Saint-Jean* à la basilique voisine, qui portait d'abord le vocable de *Basilique du Sauveur* ou de *Latran*.

Les Syriens appelaient leurs baptistères *Beth-Maamudito*, c'est-à-dire *maison de baptême*. La plupart des Orientaux donnent encore aujourd'hui le nom de *Jourdain* soit aux baptistères, soit aux chapelles baptismales.

ARTICLE II

Origine, durée et emplacement des Baptistères

Lorsque le baptême solennel fut fixé à la vigile de Pâques, c'est-à-dire à une époque encore froide, il devint plus difficile de recourir à l'immersion dans les rivières. Chaque ville épiscopale n'avait point de cours d'eau, et d'ailleurs il n'était point aisé, dans ces baptêmes en plein air, de concilier les règles de la décence avec la dénudation des Catéchumènes. Parfois on eut bien recours aux églises, comme le prouvent les ruines de piscine qu'on a découvertes à Saint-Irénée de Lyon et dans la nef de Saint-Réparat, église construite en Afrique à la fin du second siècle. Mais par là même que le baptême ne s'administrerait qu'à deux époques solennelles de l'année, les candidats étaient nombreux, et l'espace manquait dans les temples primitifs

pour y construire de vastes bassins. D'autre part, il eût été peu convenable de pratiquer les cérémonies de l'exorcisme dans l'intérieur même de l'église; les grandes basiliques, qui furent rares aux premiers siècles, pouvaient seules offrir des annexes qui fussent appropriées aux cérémonies préparatoires. On se trouva amené à recourir aux bains que de riches particuliers possédaient dans leur maison, à ces bassins plus ou moins grands où l'eau tiède parvenait facilement par des conduits. Ainsi donc le baptistère a pour type primitif l'*atrium* et l'*exedra* des maisons romaines converties en oratoire; nous en retrouvons une des dispositions principales dans les baptistères de Latran, de Ravenne, d'Aix, qui conservaient à ciel ouvert le centre de leur colonnade. Quand le Christianisme aura conquis toute sa liberté d'action et entouré ses rites de pompes solennelles, il pourra exiger des temples spéciaux pour le premier des sacrements et, au vi^e siècle, les Pères du cinquième concile général de Constantinople feront un grave reproche à quelques Chrétiens d'avoir érigé un baptistère dans leur maison; mais jusqu'à la conversion de Constantin, ce devait être là le lieu le plus propice et le plus convenable pour l'administration du baptême.

Parmi les exemples de ce genre, on peut citer la fontaine baptismale que sainte Praxède et sainte Pudentienne firent disposer près de l'oratoire que leur père, Pudens, avait improvisé dans son domicile, et le baptistère que saint Cyriaque établit dans une maison que lui avait donnée l'empereur Domitien et que le païen Carpasius, par dérision du Christianisme, métamorphosa en bains profanes qui devinrent le théâtre de ses débauches (1).

On voit par là que, dans les temps de persécution, il n'était plus guère possible d'abriter le secret des mystères dans les intérieurs domestiques; on se trouvait donc forcé de les accomplir dans les refuges obscurs des Catacombes. Nous en parlerons dans le chapitre consacré aux lieux exceptionnels du baptême.

Après le triomphe de l'Église, on s'empressa de consacrer au baptême des monuments spéciaux, soit en utilisant pour cet usage des temples païens ou des mausolées, soit en construisant exprès de nouveaux édifices. Ce fut Constantin qui en donna l'exemple en érigeant le baptistère qui porte encore aujourd'hui son nom, près de la basilique de Saint-Jean de Latran. Ces monuments se multiplièrent rapidement

(1) Boll., 16 jan., *Act. S. Marcelli*, c. iv, n. 23.

dans toutes les cités où résidait un évêque et devinrent une succursale de leur cathédrale. C'est là seulement que cette érection était nécessaire, alors que l'administration solennelle du baptême était réservée au premier pontife du diocèse; mais à Rome, où le nombre des Catéchumènes était plus considérable qu'ailleurs, on dut ériger des baptistères sur divers points de la cité, et, dès le iv^e et le v^e siècle, il y en eut à Saint-Pierre, à Sainte-Agnès, à Saint-Pancrace, à Saint-Laurent *in Damaso* et dans d'autres importantes basiliques. Ailleurs, jusqu'au viii^e siècle, la multiplicité des baptistères dans un même diocèse était motivée par les divisions naturelles que créaient les chaînes de montagnes et les grands cours d'eau; encore ces exceptions ne se produisaient-elles que dans les localités importantes, munies d'un certain nombre de prêtres et de diacres, parce que l'érection d'un baptistère nécessitait l'établissement d'un Catéchuménat.

Parmi les prétextes que faisaient valoir, au iv^e siècle, certains Catéchumènes, pour retarder leur baptême, saint Grégoire de Nazianze (1) cite la longueur des voyages qu'il fallait parfois entreprendre pour trouver un baptistère. En Espagne, vers la fin du ix^e siècle, on ne baptisait encore que dans les villes (2). Mais il y a toujours eu à cet égard des exceptions autorisées par les évêques. Ainsi Jean Moschus nous parle d'un baptistère situé dans un bourg de Lydie (3), et, vers la fin du vi^e siècle, Sidoine Apollinaire, dans une lettre adressée à Domitius qui se plaignait de son trop long séjour à la campagne, essaye d'y attirer son ami; entre autres allèchements, il lui décrit la beauté de son église « à laquelle, dit-il, est annexée au dehors une piscine, ou, pour parler comme les Grecs, un baptistère tourné vers l'Orient (4). »

Au vi^e siècle, on fut sans doute frappé des inconvénients qui résultaient, pour les nécessités du culte divin, de l'éloignement du baptistère, et on commença à le transférer au centre de l'*atrium* des basiliques ou à l'extrémité du *narthex*, ordinairement sur la droite. Vers le vii^e siècle, le baptistère s'introduit dans l'intérieur des églises qui, dès lors, prennent le nom de *tituli baptismales*; par là même, il se métamorphose en chapelle baptismale. Mais, bien avant le vi^e siècle, il y eut des églises non accompagnées de baptistère isolé, dont certaines dépendances étaient destinées au baptême; ainsi, dans la description

(1) *Orat. XL in S. Baptismo*.

(2) *Conc. Tribur.*, c. xii.

(3) *Prat. spir.*, c. ccciv.

(4) *Lib. II*, ep. II.

que nous a laissée Eusèbe (1) de l'église de Tyr, il est question de grands appartements supplémentaires érigés des deux côtés « pour ceux qui doivent être purifiés et lavés dans l'eau et le Saint-Esprit. »

Le baptistère avait surtout été construit en vue du baptême des adultes. Lorsque, au VIII^e siècle, celui des jeunes enfants se généralisa, on dut abandonner peu à peu ces monuments isolés, pour y substituer des cuves baptismales placées dans les églises. Là où l'on continua à se servir des baptistères, on remplaça la piscine par une cuve d'immersion pour les enfants. En France, c'est vers la fin du VIII^e siècle que les baptistères sont établis dans les cathédrales, au rez-de-chaussée d'une tour carrée contiguë à l'église, faisant porche à l'ouest et ordinairement surmontée d'une chapelle épiscopale : c'était là qu'après le baptême, se donnaient la confirmation et la communion. Toutefois, les cathédrales qui possédaient déjà des baptistères isolés les conservèrent plus ou moins longtemps dans le cours du moyen âge où, dans beaucoup de cités, la cathédrale n'était pas, comme aujourd'hui, un temple unique, mais comprenait trois sanctuaires voisins ou réunis : 1^o l'église épiscopale, souvent dédiée à Notre-Dame ; 2^o l'église paroissiale dédiée à saint Étienne ; 3^o l'église baptismale, sous le vocable de Saint-Jean. Il en était ainsi à Avignon, à Valence, à Gap, etc. (2) ; c'est ce qui explique pourquoi certaines cathédrales portent aujourd'hui le triple vocable de Notre-Dame, de Saint-Étienne et de Saint-Jean.

Aux IX^e, X^e et XI^e siècles, la création des Chapitres réguliers qui bâtirent souvent des cloîtres au flanc septentrional de l'église, entraîna la destruction d'un bon nombre de baptistères ; ceux qui restèrent furent la plupart démolis aux XII^e et XIII^e siècles, quand on reconstruisit les cathédrales sur un plus vaste plan. On y ménagea alors un emplacement plus ou moins considérable pour une chapelle des fonts.

Tandis qu'en France, on cesse, au IX^e siècle, de construire des baptistères isolés et qu'on ne peut citer qu'à titre d'exception celui qui fut érigé à Rouen au XI^e siècle, l'Italie conserva la plupart des siens, et continua à en élever jusque dans les temps modernes. En 1576, le quatrième concile de Milan, présidé par saint Charles Borromée, ordonnait non seulement de réparer les anciens, mais aussi d'en ériger là où il n'y en avait pas encore.

En général, les baptistères étaient situés soit en face du portail

(1) *Hist. eccl.*, X, 4 ; Cf. Gennade, lib. II, ep. XXIV.

(2) Pougnet, *Des Baptist. en Provence (Revue des bibl. par. d'Avignon. n° du 15 mai 1868.)*

occidental de la cathédrale, soit au flanc septentrional auquel ils communiquaient souvent par un couloir. On peut cependant en citer un certain nombre qui furent placés au midi de la basilique, comme celui de Saint-Jean de Latran, à Rome, ceux de Padoue, de Parme, de Spolète, etc. Quand il y avait deux baptistères, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes, ils étaient situés, l'un à droite, l'autre à gauche de l'église. Presque toujours ils s'ouvraient du côté du midi, et saint Charles Borromée prescrit de conserver cette disposition, parce que les âmes venues de la région de la mort, c'est-à-dire du Septentrion, sont introduites par le baptême dans la région de la lumière et de la chaleur.

En Grèce, les baptistères s'élevaient au centre du parvis qui précède l'église principale. On cessa d'en construire vers la chute de l'empire d'Orient. Ce fut alors qu'on se mit à fabriquer des *Colymbithra*, vases en cuivre faciles à porter dans les maisons, où il devint habituel de baptiser les enfants.

ARTICLE III

Architecture des baptistères

Les baptistères étaient ordinairement construits en pierre ou en marbre (1), ce qui donne occasion à Durand de Mende (2) de les comparer au rocher d'où Moïse fit jaillir l'eau, symbole du baptême, et à Jésus-Christ lui-même, pierre angulaire de l'Église et source des eaux vives de la grâce. Les marbres les plus précieux étaient réservés pour les colonnes, pour le pavage et la décoration du bassin central. Dans les villes d'un ordre secondaire, là surtout où les Chrétiens étaient pauvres, on dut se borner à des constructions en bois, comme on le faisait pour les églises ; c'est ce qui nous explique la facilité avec laquelle les Ariens les livraient aux flammes (3) et comment certaines basiliques furent si rapidement consumées par l'incendie, en même temps

(1) Damase, *Lib. pont.*, in vit. S. Sylvestri ; Prudence, *Perist. de Bapt. Vatic.* ; Mosehus, *Prat. spirit.*, c. ccxv.

(2) *Rat.*, I, VI, c. LXXXII, n. 25.

(3) Athan., *Epist. ad omn. orthodox.*

que leur baptistère, par exemple celui de Saint-Anastase, à Rome (1), qui, sous le pontificat de saint Adrien, fut entièrement brûlé, par suite de l'incurie des moines.

On connaît quelques baptistères carrés, hexagones, en forme de croix grecque, mais les plans les plus anciens et les plus usités sont la ronde et l'octogone.

Quelques antiquaires (2) ont pensé que la forme ronde des baptistères a été empruntée aux petits temples circulaires de l'antiquité païenne, parmi lesquels on peut citer le Panthéon de Rome, le temple de Portunne à Ostie, celui d'Apollon à Autun et la plupart de ceux consacrés à Vesta. Nous croyons que les Chrétiens du IV^e siècle et des époques suivantes n'ont pas choisi à leur type, mais qu'ils l'ont pris dans l'église circulaire de l'*Anastasis*, bâtie par Constantin sur le tombeau du Christ, basilique qui devint le modèle inspirateur d'une classe nombreuse de monuments religieux, en Occident (3) comme en Orient (4), type que les Templiers surtout devaient un jour adopter. Il était naturel d'ailleurs que les premiers baptistères imitassent la forme de celui de Constantin, qui, par son antiquité et sa splendeur, tenait le premier rang.

En Grèce, le baptistère qu'on nomme *βάλνη* ou *πύλη* est toujours un petit monument circulaire percé de six, huit, dix ou douze arcades supportant une coupole qui abrite le bassin de marbre, où les eaux sont amenées par un conduit de métal.

Nous ne croyons pas que dans l'origine on ait attaché quelque idée symbolique à cette forme circulaire, en la comparant à l'Univers (*orbis*) auquel le baptême doit être annoncé comme la Bonne Nouvelle de ce monde. C'est seulement au XIII^e siècle que Sicardi, évêque de Crémone (5), dans un langage fort subtil, considère cette forme circulaire comme exprimant l'expansion de l'Église dans l'Univers et comme un encouragement à tendre du cercle de ce monde à celui de la couronne éternelle (6).

(1) Anast. Bibl., in vit. S. Adriani.

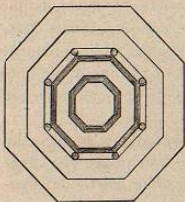
(2) Ern. Drouwe, *Descript. de l'église Saint-Mathias de Cobern.*

(3) Saint-Marcellin et Saint-Pierre, à Rome; Saint-Étienne-le-Rond, à Rome; Saint-Laurent, à Milan; Saint-Vital, à Ravenne; Saint-Ange, à Pérouse; le dôme d'Aix-la-Chapelle; églises de Neuvy-Saint-Sépulcre (Indre), Ottmarsheim (Alsace), Rieux (Aude), Sarlat (Dordogne), Saint-Bonnet (Corrèze), etc., etc.

(4) Presque toutes les églises orientales dédiées à S. Élie sont circulaires.

(5) *Mitrale*, l. I, c. iv.

(6) Auber, *Hist. du Symbol.*, II, 107.



Plan du baptistère de Vérone.

La forme octogonale, usitée dès l'origine des baptistères et qui prévalut bientôt, surtout en Grèce et en Orient, nous paraît avoir eu son type matériel dans les grandes salles de bain polygonales de l'antiquité et non pas dans quelques monuments exceptionnels, comme la tour des Vents à Athènes et le temple de Jupiter à Spalatro. Mais les Chrétiens ont dû attacher à cette forme une signification mystique; car, dès le IV^e siècle, le nombre huit était considéré comme sacré.

« La première création, dit saint Ambroise, s'étant accomplie en sept jours, le nombre huit est le symbole d'une création nouvelle ou de la régénération. » D'après saint Augustin (1), c'est le nombre mystérieux de la Résurrection qui s'est opérée un dimanche, par conséquent au jour qui, pour le culte et le repos hebdomadaire, a été substitué au sabbat, c'est-à-dire au septième jour de la semaine. Un anonyme du IV^e siècle (2) nous dit que, par la grâce des sept dons du Saint-Esprit, nous arrivons à mériter les huit béatitudes. Rien n'était donc plus convenable que la forme octogonale pour les temples spéciaux où s'accomplissait le mystère de la régénération, dans des rites qui figuraient la résurrection du Sauveur, où l'on recevait, par la confirmation, la plénitude des dons du Saint-Esprit et les grâces qui sont le principe des Béatitudes; c'est pour cela que saint Charles Borromée recommande de choisir la forme octogonale pour la construction des nouveaux baptistères.

Il faudrait bien se garder de donner toujours une attribution baptistérale aux ruines qui offrent un plan octogone, lorsqu'on n'y rencontre pas de vestiges de piscine; car, parfois, cette forme a été également usitée pour des églises ou des oratoires érigés en l'honneur du saint Sépulcre, pour des sanctuaires de Templiers, des chapelles sépulcrales et des mausolées (3); elle a même été remise en honneur par quelques architectes de la Renaissance (4).

(1) *Epist. LV ad Januar.*

(2) *De Solemnitatibus*, ap. D. Pitra, *Spicil. Solesm.*, t. I, p. 12.

(3) Églises de Moudjeleia et de Kulat-Sema'n, en Syrie; églises octogones de Cambridge, de Thomar (Portugal), de Bruges, de Pise, etc.; chapelle de Montmorillon (Vienne), etc.

(4) A Rome, Sainte-Marie *Scala Caeli*, construite par Vignole; Sainte-Marie de Lorette construite par San Gallo; Oratoire de Saint-Jean in *Olio* (1509), etc.

En général, les baptistères conservent les modestes proportions qui conviennent à leur rôle d'annexe. Ce n'est que dans les grandes cités, où le nombre des Catéchumènes était considérable, qu'ils prennent de vastes dimensions. Aussi des conciles plus ou moins importants ont-ils été tenus dans l'enceinte des baptistères de Constantinople, de Carthage, de Chalcedoine, de Bari, etc.

L'intérieur des baptistères ronds se composait d'une simple salle circulaire et d'une piscine au milieu de laquelle était placée une cuve-réservoir, ou bien d'une salle centrale entourée d'une galerie de circulation et séparée de celle-ci par des supports isolés. M. de Dartain (1) a proposé d'appeler les premières, *rotondes simples*, et les autres, *rotondes annulaires*.

Saint Cyrille de Jérusalem (2) distingue deux parties dans l'intérieur ; 1° le portique ou parvis, *προαίθριον ὄχιον*, où les Catéchumènes renonçaient au démon et faisaient leur profession de foi ; 2° le centre du bâtiment, *ἐπιώστερον ὄχιον*, où avait lieu le baptême proprement dit. Quand il n'y avait point de portique, on ménageait une salle spéciale pour les exorcismes. Les plus anciens baptistères sont dépourvus d'absides et de chapelles. Mais on dut reconnaître bientôt l'inconvénient de faire passer les néophytes dans l'église voisine pour recevoir les deux sacrements complémentaires du baptême, et l'on construisit alors des absides où l'évêque pouvait donner la confirmation et la communion ; celle où se conférait le premier de ces sacrements s'appelait *consignatorium*, parce que la confirmation fut longtemps désignée sous le nom de *consignatio*. Dans les plans en croix grecque, on pratiqua quatre absides en hémicycle ; dans les octogones, on en disposa huit, soit en hémicycle, soit en rectangle. Une ou plusieurs de ces absides servaient de *sacrarium* ; c'est là que l'on gardait tout ce qui était nécessaire pour l'administration du triple sacrement ; que l'on conservait les robes blanches laissées par les Néophytes, lesquelles devaient être prêtées aux indigents ; c'est là enfin que les Catéchumènes se déshabillaient et qu'ils venaient reprendre leurs vêtements. Parfois l'une des absides était munie d'une cheminée où l'on faisait du feu, dans les temps froids, soit pour que les Néophytes pussent se réchauffer après l'immersion, soit peut-être pour faire chauffer de l'eau qui devait atténuer celle du bassin.

(1) *Études sur l'architecture lombarde*, 1^{re} partie, p. 19.

(2) *Catech. myst.* 1, n. 2; *Cat.* II, n. 1.

Les plus anciens baptistères, de même que l'*atrium* des maisons romaines, avaient au centre une ouverture à ciel découvert par où l'eau tombait dans le bassin, comme jadis dans l'*impluvium*. On dut sentir les inconvénients de ce système, lorsque les cérémonies s'accomplissaient par un temps pluvieux : aussi couvrit-on bientôt le monument d'un dôme en bois, en cuivre ou en bronze, qui fut cylindrique pour les rotondes et à pans coupés pour les baptistères octogones.

Lorsque ces baptistères n'avaient que de petites dimensions, la coupole pouvait s'appuyer simplement sur les murs de l'édifice ; dans le cas contraire, elle était soutenue tantôt par une colonne centrale, tantôt par quatre colonnes, tantôt enfin par toute une colonnade qui partageait l'édifice en nef centrale et en bas-côtés tournants. Quelquefois une série de colonnes en soutenait un rang supérieur, formant un étage de galeries qui servaient aux réunions préparatoires des Catéchumènes. Ces colonnes ont exercé la mystique imagination des écrivains du moyen âge, dont M. l'abbé Pougnet a parfaitement résumé à ce sujet les doctrines symboliques. « Ces colonnes, dit-il (1), par leur beauté, marquent les vertus dont doit être paré le Néophyte ; par leur résistance, la force qu'il doit opposer aux tentations ; par leur forme, la rectitude de sa foi et de sa vie ; par leur élévation, le détachement qu'il doit avoir de ce monde, et le désir du ciel qui doit présider à sa vie spirituelle. Les bases des colonnes sont les saintes Écritures, sur lesquelles se base la vie du Chrétien, et le motif surnaturel qui lui fait pratiquer les vertus. Le chapiteau est Notre-Seigneur, but suprême et fin des actions du Chrétien. Or ces colonnes sont disposées circulairement ou de manière à déterminer un hexagone, un octogone, ou une croix : elles sont isolées ou réunies de deux en deux, au nombre de six, de huit, de douze ou de seize. La disposition circulaire signifie la circonspection du Néophyte et le soin intelligent avec lequel il doit se nourrir des saintes Écritures. Un baptistère à quadruple abside et celui en forme d'une croix, dirigeant ses bras vers les quatre points du monde, ajoutent à ce premier symbole celui de la doctrine céleste répandue dans tout le monde par le saint Évangile. Réunies deux par deux, les colonnes exprimeront la concorde des deux Testaments, la double vie active et contemplative, le double précepte de charité envers Dieu et envers le prochain, et enfin la concordance des œuvres avec la

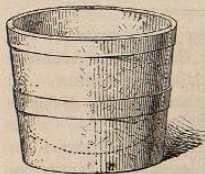
(1) *Des Baptistères en Provence (Revue des Bibl. par d'Avignon*, n° du 15 juin 1868.

foi, sans laquelle celle-ci ne saurait produire des fruits. Les six colonnes expriment la perfection de la vie active ; au nombre de huit, elles signifient la résurrection, le bonheur et le repos éternel, en même temps que la perfection ; les douze séparées, la multitude des saints ; réunies deux par deux, la perfection de la vie active unie à la vie contemplative. Seize est composé de deux fois huit, et prend la double signification de deux et de huit. Le nombre des colonnes déterminent le plan hexagonal ou octogonal. Ces formes prennent la signification des nombres dont elles sont issues. Ajoutons encore la voûte élevée, symbole de la direction de notre intention vers Dieu, de la sublimité de la vie contemplative, de notre conversation dans les cieux et de l'intelligence des sens mystiques de l'Écriture. Ce sont là tout autant de prédications incessantes pour celui qui sait lire ce livre si beau du symbolisme, qui n'est autre, après tout, que la sainte Écriture et la tradition de l'Église. »

Ces colonnes, ces coupoles, ces absides, ces portiques ne sont que des accessoires du baptistère ; ce qui le constitue essentiellement, c'est le bassin qui en occupe la partie centrale et qui est désigné sous les noms de *baptisterium*, *piscina*, *fons*, *crater*, etc. La plupart des liturgistes et des archéologues se sont imaginé que c'était un bassin d'environ 1 mètre 30 c. de profondeur où pouvait s'accomplir l'immersion complète des adultes. Admettons pour un instant cette hypothèse. Voici le Catéchumène arrivé à la troisième marche concentrique qui entoure le bassin ; en sautant dans le fond, à une telle profondeur, il court assurément le risque de se laisser choir. Veut-on qu'il y soit descendu au moyen d'une échelle ? Comment l'évêque, placé, dit-on, sur la dernière marche, pourra-t-il alors appuyer la main sur la tête du Catéchumène pour la plonger sous l'eau ? A coup sûr, il risquera chaque fois de tomber lui-même dans le bassin, la tête la première. Supposerait-on que le pontife descendait, lui aussi, dans l'eau ? Comment l'aurait-il pu faire, aux époques où il était revêtu de ses riches ornements ? D'ailleurs tous les textes nous disent que, pendant la cérémonie, il était placé sur un lieu élevé (1). Enfin, un argument irréfutable contre l'immersion complète, c'est la disposition du bassin qui n'a que 30 à 45 cent. de profondeur, en y comprenant l'épaisseur du plancher. Partant de cette donnée indiscutable, M. le vicomte de Saint-Andéol (2) a cru pouvoir conclure que le bassin n'était qu'une piscine jouant le

(1) Den. Areop., *De Hier. eccl.*, c. 11 ; Ambros., *De Sacram.*, l. 1, c. 111.
 (2) *Étude sur les Baptistères*, ap. *Revue de l'art chrétien*, t. IX, p. 587.

rôle de sol absorbant, qu'il n'était jamais rempli d'eau et qu'on baptisait uniquement par une ample effusion d'eau prise dans la cuve-réservoir placée au centre de la piscine. Nous avons combattu ailleurs (1) ce système démenti par les textes, et nous devons nous borner ici à répéter notre conclusion, à savoir que le Catéchumène avait de l'eau à peu près jusqu'aux genoux, et que cette immersion partielle, mais suffisamment symbolique, était complétée par l'abondante affusion sur la tête, que lui faisait l'évêque, avec



Cuve-réservoir de Venasque.

de l'eau bénite qu'il puisait dans la cuve-réservoir ; cette cuve, quand elle était en pierre ou en marbre, restait au milieu de la piscine ; lorsqu'elle était en bois ou en métal, on pouvait la transporter en face de la porte d'entrée, près des gradins. Parfois, cette cuve, qui avait eu jadis une destination toute différente, avait été enlevée aux thermes impériaux. Au VIII^e siècle, la cuve-réservoir fut remplacée par des fonts à parois verticales où les enfants âgés d'environ un an étaient immergés debout.

La piscine, de deux à cinq mètres de diamètre, selon l'importance des localités, était quelquefois carrée ou ovale ; le plus souvent, elle reproduisait la forme même d'un baptistère, circulaire ou octogone.

Le plancher de la piscine, épais d'environ quatre centimètres, est en ciment ou en béton ; il est assis soit sur un lit de sable, soit sur le roc, soit sur des cailloux ou des quartiers de roche dure. Une rigole taillée dans le vif partait du milieu de la piscine et, par une pente souvent insensible à l'œil, faisait incliner l'eau vers une ouverture où elle se perdait dans un sol perméable. Cette ouverture devait être bouchée pendant la cérémonie et laissée libre plus tard quand on voulait vider le bassin. Toutefois, on peut la supposer non close pendant l'administration du baptême, pourvu que les canaux d'irrigation aient continué, pendant ce temps-là, d'alimenter le bassin. Remarquons d'ailleurs que, dans beaucoup de piscines, l'orifice du canal d'écoulement est plus élevé que la bouche du canal d'irrigation, ce qui maintenait le bassin à peu près plein. Nous disons à peu près, puisque l'eau ne pouvait s'élever au-dessus de l'orifice d'écoulement pris

(1) Liv. IV, ch. 11, art. 1, *De l'immersion*.

dans la maçonnerie du bassin. Par conséquent, lorsqu'une piscine avait 30 centimètres de profondeur, l'immersion des Catéchumènes pouvait être réduite à 25.

La cuve centrale était parfois surmontée d'une espèce de baldaquin supporté par des colonnes; il en était ainsi au baptistère d'Aquilée. C'était tout à la fois une protection pour abriter l'eau d'infusion contre la poussière, et comme une ornementation de dignité qui n'est point sans analogie avec le *ciborium* des autels.

Quand l'intérieur du baptistère était partagé en deux parties par des planches ou des tapisseries, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes, il y avait une cuve-réservoir dans chaque compartiment de la piscine.

La cuve centrale, ainsi que la piscine, était remplie d'eau, immédiatement avant la bénédiction des fonts, au moyen de canaux souterrains, communiquant tantôt avec de vastes citernes voisines, tantôt avec des sources plus ou moins éloignées. Parfois il fallait recourir à des constructions d'une certaine importance. Ainsi le pape Adrien fit reconstruire l'aqueduc, connu sous le nom de *Claudia*, qui alimentait le baptistère de Saint-Sauveur et ceux de plusieurs autres églises (1).

L'eau arrivant dans les piscines par des conduits souterrains a pu faire supposer au vulgaire que les bassins se remplissaient miraculeusement à certaines époques fixes; c'est peut-être bien là l'origine de certaines légendes dont nous aurons plus tard occasion de parler.

Dans les baptistères sans colonnade, trois marches circulaires entouraient la piscine; dans ceux qui étaient pourvus de colonnes reposant sur la plinthe courante qui formait la paroi même de la piscine, il y avait simplement deux escaliers de trois marches, l'un pour descendre dans la piscine, du côté de la porte d'entrée, l'autre, en face, pour remonter. Saint Isidore de Séville (2) dit que les trois premières figures la triple renonciation à Satan, et les trois dernières la triple affirmation de la profession de foi que vient de faire le Catéchumène, tandis que le septième degré (et il entend par là le plancher même de la piscine) nous représente le Sauveur qui éteint les feux de la concupiscence.

Saint Honoré d'Autun (3) ajoute que les trois premiers degrés expriment la triple renonciation, que les trois derniers symbolisent la

(1) Anast., *De vit. rom. pont.*

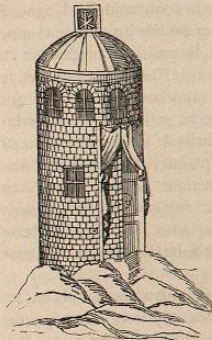
(2) *De Divin. offic.*, lib. II, c. xxiv.

(3) *Gemma animæ*, lib. III, c. cxii.

Trinité dont les grâces viennent de combler le Néophyte, tandis que le dernier (le plancher de la piscine) est la figure du Sauveur par lequel nous sommes faits les cohéritiers du royaume de Dieu. Pour d'autres écrivains mystiques du moyen âge, on descend par trois degrés pour ensevelir dans les ondes sacrées la triple concupiscence, on remonte par trois autres qui signifient la triple ascension vers Dieu par les trois vertus des parfaits, c'est-à-dire l'humilité, le détachement, la continence. Ces degrés exprimaient aussi les trois jours et les trois nuits que le Sauveur passa dans le tombeau. Enfin, la plupart des Pères considèrent la descente dans la piscine comme une image de l'ensevelissement de Notre-Seigneur; la traversée, comme un souvenir du passage de la mer Rouge, image du baptême; et la remontée, comme un symbole de la résurrection du Sauveur.

ARTICLE IV

Moblier et ornementation des baptistères



Baptistère rond, d'après un sarcophage du Vatican.

La porte du baptistère était ornée de tentures relevées de chaque côté, faites d'étoffes à fond d'or avec des sujets peints et brodés. On peut se faire une idée de cette décoration par la représentation d'un baptistère sculpté sur le sarcophage du Vatican, que l'on voit aujourd'hui dans la cour de l'église de Sainte-Agnès, à la place Navone.

En face de la porte, se trouvait le trône épiscopal ou le siège presbytéral. C'est là que s'asseyait le ministre du baptême pour un certain nombre de cérémonies et qu'il prononçait les instructions préparatoires, quand elles n'avaient pas eu lieu dans un autre endroit. Les Catéchumènes les écoutaient, assis sur les bancs de pierre ou de bois qui garnissaient le pourtour intérieur.

Quand le baptistère fut muni d'absides, on y érigea un ou plusieurs autels où l'évêque pouvait célébrer le saint Sacrifice et donner la communion aux Néophytes. Le principal autel était ordinairement dédié à saint Jean-Baptiste, comme le baptistère lui-même. Saint Hilaire, qui monta sur le trône pontifical en 461, érigea trois autels dans le baptistère de Constantin et les dédia à saint Jean-Baptiste, à la sainte Croix et à saint Jean l'Évangéliste.

La découverte d'un autel dans des ruines thermales ne suffirait point pour conclure d'une manière sûre que ce sont là des vestiges de baptistère; car, dans les temps de persécution, on a parfois célébré les saints mystères dans des thermes qui, plus tard, ont été convertis en oratoires ou en églises (1).

Quelques riches baptistères étaient décorés d'une statue en argent du Précurseur, de cerfs, de dauphins et d'agneaux qui versaient de l'eau dans le bassin, de colombes d'or et d'argent qui planaient sur les fonts. Les cerfs symbolisaient la soif spirituelle que le Catéchumène devait éprouver pour l'eau régénératrice, et celle du Néophyte pour les abondantes eaux de la grâce, *sicut cervus desiderat ad fontes aquarum* (Ps. XII). Quand les animaux symboliques étaient au nombre de sept, comme au baptistère de Constantin, ils figuraient les sept dons du Saint-Esprit reçus dans la confirmation. L'agneau rappelait l'Agneau sans tache qui efface les péchés du monde et qui, par la vertu du baptême, purifie en nous la souillure originelle; ce pouvait être aussi le symbole de l'innocence que doit conserver le Néophyte. Les colombes d'or et d'argent rappelaient la colombe qui apparut au baptême de Notre-Seigneur et la vertu de l'Esprit-Saint animant l'eau baptismale. Les actes du concile de Constantinople tenu sous Mennas, en 536, mentionnent les plaintes des moines d'Antioche contre l'odieuse cupidité de l'hérétique Sévère, qui s'était approprié les colombes d'or et d'argent, images du Saint-Esprit suspendues dans le baptistère d'Antioche, sous l'ingénieux prétexte que « il ne convenait pas de représenter le Saint-Esprit sous la forme de colombe. »

Les mosaïques et les fresques qui décoraient les parois et les voûtes se rapportaient principalement aux mystères du baptême. On y voyait surtout figurer le monogramme du Christ, le Bon Pasteur gardant ses brebis ou ramenant au bercail celle qui s'était

(1) Pacciardi, *De Sacris balneis*, c. x.

égarée; l'Agneau divin, debout sur la montagne d'où découlent quatre fleuves, source emblématique des grâces et des sacrements; la colombe sauvée du déluge, portant le rameau d'olivier, symbole de la paix dont jouit le Néophyte; la licorne, parce que, selon Pline (1), cet animal légendaire purifie les eaux corrompues en y baignant sa corne, et que son image devait rappeler que Jésus-Christ, en se plongeant dans le Jourdain, avait non seulement purifié les eaux, mais leur avait donné la vertu de laver les âmes; le poisson, emblème de Jésus-Christ et aussi du chrétien qui puise dans l'eau le principe de la vie spirituelle; le dauphin, portant un enfant sur son dos, figure de Jésus-Christ qui, des eaux du siècle, fécondes en naufrages, conduit l'âme au port du salut, c'est-à-dire au baptême; le paon, symbole antique de l'immortalité que nous assure la régénération; l'ancre, qui engage les Néophytes à s'affermir dans la foi, pour braver les dangers qu'offre la navigation de la vie; le navire au milieu de la mer, figure du baptisé que le souffle de l'Esprit-Saint guide sur la mer du monde.

Parmi les sujets historiques, on représentait de préférence le baptême de Notre-Seigneur, celui de l'Eunuque, saint Jean-Baptiste sur les bords du Jourdain, les Apôtres dont les Catéchumènes affirmaient le symbole, les Évangélistes dont on leur expliquait les principaux passages, et les diverses scènes de la Bible qui étaient des figures anticipées du baptême, comme Moïse faisant jaillir l'eau du rocher ou adoucissant les eaux de Mara, Élisée traversant le Jourdain ou purifiant les eaux de Jéricho, etc.

L'Orient a conservé longtemps le système des peintures allégoriques des anciens baptistères. Voici les prescriptions que donne à ce sujet le moine aghiorite du Mont-Athos, auteur du *Guide de la peinture*, dans le chapitre intitulé : *Comment on peint la fontaine* :

« En haut, dit-il (2), dans la coupole, faites le ciel avec le soleil, la lune et les étoiles. Hors du cercle où est le ciel, faites une gloire avec la multitude des anges. Au-dessous des anges et circulairement, représentez, dans une première rangée, ce qui est arrivé au Précurseur dans le Jourdain. Du côté de l'Orient, faites le baptême du Christ, un rayon descendant du ciel, et, à l'extrémité du rayon, le Saint-Esprit. Sur le milieu du rayon et de haut en bas, on lit ces mots : « Celui-ci est mon

(1) *Hist. nat.*, l. VIII, c. xxi.

(2) Didron, *Manuel d'Icon. chrét.*, p. 438.

Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis mes complaisances. » Au-dessous, dans une seconde rangée, faites tous les miracles de l'Ancien Testament qui étaient la figure du divin baptême : Moïse sauvé des eaux ; les Égyptiens engloutis dans la mer ; Moïse adoucissant les eaux amères ; les douze plaies d'Égypte ; l'eau de la contradiction ; l'arche d'alliance traversant le Jourdain ; la toison de Gédéon ; le sacrifice d'Élie ; Élie traversant le Jourdain ; Élisée purifiant les eaux ; Naaman lavé dans le Jourdain ; la fontaine de vie. Sur les chapiteaux, représentez les prophètes et ce qu'ils ont annoncé touchant le baptême. » Ces prescriptions sont encore observées aujourd'hui par les moines du Mont-Athos dans les peintures dont ils décorent leurs fontaines.

Les peintures des baptistères étaient parfois accompagnées d'inscriptions explicatives. D'autres légendes reproduisaient des textes de l'Écriture sainte, chantaient les louanges de saint Jean-Baptiste, faisaient l'éloge du baptême et relataient les noms de ceux qui avaient érigé ou réparé le baptistère.

Les collections épigraphiques nous ont conservé un certain nombre d'inscriptions des antiques baptistères ; nous en reproduisons quelques-unes dans les notices que nous consacrerons à la description particulière de ces monuments.

ARTICLE V

Prescriptions liturgiques relatives aux baptistères

C'est à l'évêque seul qu'appartenait le droit d'ériger des baptistères (1) et qu'était aussi réservée la consécration du monument. Sidoine Apollinaire (2) nous parle de cette dédicace comme d'un grand jour de fête. Les cérémonies différaient peu de celles de la dédicace d'une église ; elles comprenaient la bénédiction de l'eau, le chant

(1) Synod. Vernensis (753), c. vii.
(2) Lib. IV, Epist. XV.

des litanies, l'aspersion de l'édifice avec l'eau qu'on venait de bénir, l'encensement et la récitation de quelques oraisons (1). Amalraie nous dit (2) que le chant des litanies avait pour but d'intercéder les saints en faveur de ceux qui devaient un jour être régénérés dans ces lieux. La consécration des baptistères paraissait si importante, qu'on la mentionnait parfois dans les martyrologes (3).

La plupart des baptistères étaient dédiés à saint Jean-Baptiste, et ceux qui, perdant leur destination primitive, ont été plus tard affectés au culte paroissial, ont ordinairement conservé leur ancien vocable de *Sanctus Johannes in fonte* ou *ad fontes*. Quelques baptistères ont un second vocable, surtout celui de Notre-Dame ou du Saint-Sauveur. En ce dernier cas, la Transfiguration, fête correspondante à ce titre, était celle du baptistère, et rien ne pouvait être mieux approprié au temple du baptême qui, en nous donnant une vie nouvelle, nous transfigure par la vie sanctifiante.

Avant que les fonts baptismaux eussent été multipliés dans les paroisses, c'était seulement dans le baptistère de la cathédrale que pouvait avoir lieu l'administration solennelle des baptêmes diocésains. Quand des églises baptismales furent érigées dans les principales localités, les baptistères de cathédrales n'en conservèrent pas moins leur privilège par rapport à tous les paroissiens de la cité (4) ; au XVIII^e siècle, surtout en Italie, dans les villes qui avaient conservé leur antique baptistère, c'était là presque exclusivement que se conférait le sacrement. On réservait au baptistère tout au moins les baptêmes de la veille de Pâques, et, encore de nos jours, c'est à celui de Latran qu'a lieu, à cette date, la régénération spirituelle des Juifs convertis.

Dans les premiers temps, alors que régnait encore la loi des mystères, l'entrée du baptistère était interdite, même à ceux des Catéchumènes qui ne devaient pas recevoir immédiatement le baptême (5). Plus tard on les y admit pour les instructions préparatoires, mais les infidèles en étaient soigneusement exclus. Aussi les Pères du concile de Constantinople, tenu en 518, firent-ils un grave reproche à Pierre, évêque

(1) *Patr. lat.*, t. LXXIV, col. MCLXIV ; t. CXXXVIII, col. MXXV.

(2) *De offic.*, l. I, c. XXVII.

(3) On lit dans celui de Corbie : « In Antissiodoro, dedicatio baptisterii qui est juxta basilicam S. Germani, episcopi et doctoris. (Martène, *Anced.*, t. III, 15 avril.)

(4) Benoît XIV, en 1752, frappa d'une amende de cinq écus d'or quiconque mettrait obstacle à ce qu'un enfant de Rome fût baptisé au baptistère de Saint-Pierre de Rome.

(5) Conc., Araucican. (441), c. CCXIII.

d'Apamée, de ce qu'il avait introduit dans son baptistère une comédienne qui n'était ni baptisée, ni catéchumène (1).

Les baptistères servaient de lieu d'asile aussi bien que les églises. Nous voyons dans la lettre que le clergé d'Alexandrie et les évêques d'Égypte écrivirent à l'empereur Léon que Protérius, poursuivi par les partisans de Timothée, se réfugia dans un baptistère comme dans un asile inviolable et que ses barbares persécuteurs n'osèrent l'y poursuivre.

Pour rendre ces sanctuaires plus vénérables, on y plaçait des reliques et surtout, quand on le pouvait, de celles de saint Jean-Baptiste. C'est pour cela qu'Ennodius (2) dit que les baptistères, de même que les autels, sont érigés sur les restes des martyrs. Saint Grégoire de Tours, qui plaça des reliques de saint Jean-Baptiste et de saint Serge dans son baptistère de Tours (3), nous dit que celui de Dijon contenait un nombre considérable d'ossements de saints (4).

Quelques écrivains (5) ont supposé que l'on conservait dans les baptistères la réserve eucharistique, pour rendre ces sanctuaires plus dignes de respect et surtout pour communier plus facilement les nouveaux baptisés. Les seuls arguments invoqués à l'appui de cette hypothèse sont tirés du *Rituel baptismal* de Sévère d'Antioche, évêque d'Aschmonin au x^e siècle, et des actes du cinquième concile général de Constantinople (553). Sévère d'Antioche nous dit bien que les prêtres conduisent les baptisés à l'autel pour leur donner l'Eucharistie. Supposons qu'il s'agisse bien ici de l'autel du baptistère et non pas de celui de la basilique voisine, il n'est pas besoin de recourir à l'hypothèse d'une réserve eucharistique, puisque l'on pouvait, à ce moment-là même, célébrer la messe à cet autel. Arriverait-on à prouver le contraire, il ne s'agirait en ce cas que d'un rite spécial de la province d'Antioche. Quant aux actes du concile de Constantinople, nous y lisons que des clercs et des moines se plainquirent que le patriarche intrus d'Antioche avait enlevé les colombes d'or et d'argent qui planaient sur les autels du baptistère; mais rien n'indique que ces colombes fussent destinées à contenir la réserve eucharistique;

(1) Labbe, *Concil.*, t. V, p. 222.

(2) *Epigr.* XX.

(3) *Hist. Franc.*, l. X, c. xxxi.

(4) *Vit. patr.*, c. vii.

(5) Cabassut, *Notic. eccles.*, diss. X, n^o 15; *Traité des Bénédictions de l'Église*, c. viii, art. 2.

tout au contraire, elles sont qualifiées *d'images du Saint-Esprit*, et nous avons vu que c'était là une décoration qui avait pour but de rappeler la colombe qui apparut au baptême de Notre-Seigneur.

Sans doute c'est par respect pour les baptistères que plusieurs conciles (1) défendent d'inhumer dans leur enceinte; mais cette prescription ne fut pas toujours observée. En 1079, par exemple, Jean d'Avranches, archevêque de Rouen, fut enterré dans le baptistère de sa cathédrale (2). Au moyen âge, la haute bourgeoisie de Florence avait droit de sépulture dans le baptistère, où l'on voit encore aujourd'hui le mausolée de Jean XXIII. A Ravenne, au baptistère des Ariens, on a trouvé naguère, sous le pavé, une tombe d'enfant. Cet usage, d'ailleurs, pouvait invoquer d'illustres précédents, puisque les baptistères des catacombes furent établis au milieu des tombeaux, que le baptistère de sainte Constance, à Rome, est devenu son mausolée, et que la fameuse inscription d'Autun prouve que le baptistère dont elle provient avait d'abord été un lieu de sépulture.

En Espagne, au vi^e siècle, le baptistère était fermé depuis le commencement du carême jusqu'au jeudi saint. La porte en était scellée du sceau de l'évêque, et il était interdit de l'ouvrir sans un cas de grave nécessité (3). Aux autres époques, le monument n'était point clos avec une telle rigueur. On s'y rendait pour jeter dans la piscine les eaux qui avaient servi à laver les nappes d'autel et les corporaux (4). Parfois, on y tenait des conciles et on y célébrait certains offices exceptionnels. A Tours, du temps de l'évêque Perpétue, on récitait les vigiles de la décollation de Saint-Jean dans le baptistère dédié au Précurseur (5); à cette même fête, on chantait une messe solennelle dans les baptistères de Pise (6) et de Rouen (7). A Florence, c'était sur les fonts mêmes du baptistère qu'on faisait chevaliers les citoyens ou les illustres étrangers qui avaient bien mérité de la patrie; c'est aussi dans son enceinte que Dante Alighieri fut couronné poète deux cents ans après sa mort, comme pour réparer envers lui les anciennes injustices de sa cité natale.

(1) Concile d'Autun (578); concile d'Auxerre (614).

(2) Ord. Vital, *Hist. eccl.*, l. V, n. 4.

(3) Concil. Tolet. (694), can. 2.

(4) *Missale Franc.*, c. vi, ap. Mabillon, *De liturg. gall.*, l. III, p. 303.

(5) Greg. Tur., *Hist. Franc.*, l. X, c. iii.

(6) J. Martinus, *Theatr. basil. Pis.*, p. 78.

(7) *Hist. de la cath. de Rouen* (1686), l. V, c. xxi.

ARTICLE VI

Notes historiques et descriptives sur un certain nombre de baptistères conservés ou disparus

Nous croyons qu'il ne sera point sans intérêt de réunir ici, d'après nos propres souvenirs et les renseignements puisés dans diverses monographies, quelques notes rapides sur un certain nombre de baptistères conservés ou détruits. Nous accorderons une attention spéciale à ceux de l'Italie, où ils ont toujours été plus splendides et plus nombreux, et à ceux de la France, qui, tout ruinés qu'ils sont, la plupart, n'en réclament pas moins notre patriotique sollicitude. Nous dirons ensuite quelques mots des baptistères de la Belgique, de l'Angleterre, de l'Allemagne et de l'Autriche, de l'Espagne, de la Grèce et de la Turquie, de l'Orient, et enfin de l'Amérique.

§ 1

Italie

ASTI. — Son baptistère est situé sur la route qui conduit à Alexandrie. On y remarque un autel du XII^e siècle, richement sculpté.

BARI. — Baptistère rond à l'extérieur et à l'intérieur; il a douze pans dont chacun, autrefois, portait l'image de l'un des douze apôtres.

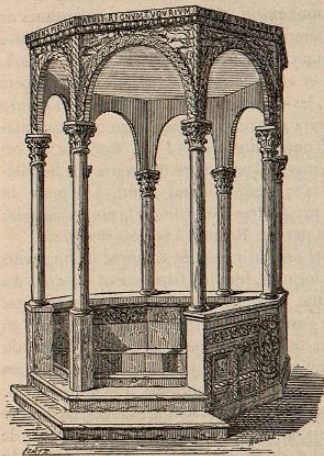
BOLOGNE. — On croit que la petite église circulaire du Saint-Sépulcre, a jadis été le baptistère de l'église contiguë des Saints-Pierre-et-Paul, première cathédrale de cette ville, qui se trouve aujourd'hui enchevêtrée avec six autres églises dont les grosses constructions remontent aux XI^e et XII^e siècles. Les anciennes fresques ont été remplacées par d'affreuses peintures que Valery, dans ses *Voyages historiques, littéraires et artistiques en Italie*, a considérées comme étant celles du XII^e siècle, sans doute parce que le nom des Saints y a été reproduit en lettres grecques.

BRESCIA. — Plusieurs historiens de cette ville croient que l'ancienne cathédrale, appelée *Duomo vecchio* ou *la Rotonda*, est le baptistère

érigé par Théodelinde, femme de Flavius Agilulphe, à la fin du VI^e siècle. Il a dû être entièrement reconstruit, car l'architecture actuelle n'est pas antérieure au IX^e siècle. Dans l'ancien monument, on lisait les deux inscriptions suivantes restituées par P. Galeordo (1) :

Domina nostra Flavia Thevdolinda ædificare fecit hoc baptisterium vivente domino nostro Flavio Agilulpho.

Domina nostra Flavia Thevdolinda consecrare fecit hoc baptisterium vivente domino nostro Flavio Adelvaldo sacræ salutis sæculo CCCCCXVII.



Fonts de Cividale du Frioul.

CIVIDALE (Frioul). — L'ancien baptistère de Caliste se trouve actuellement dans l'ancienne collégiale de cette ville. C'est un édifice octogone en marbre; on descend par un gradin à la piscine entourée d'une balustrade. Une inscription fait connaître que cet édicule a été construit au VIII^e siècle par Caliste, patriarche d'Aquilée. Une autre mentionne les restaurations de Sicval, qui paraît être un patriarche ayant occupé le siège d'Aquilée vers 774. Les *Annales archéologiques* (t. XXV) ont publié le dessin d'une dalle d'appui dont les figures symboliques sont fort curieuses. La cuve (VIII^e ou IX^e siècle) est surmontée d'un ciborium supporté par des arcades.

CORNETO. — Sous l'église de Sainte-Marie in Castello de Corneto, on conserve une grande vasque octogone ayant servi aux baptêmes par immersion.

(1) *Not. ad Ughellum*, t. IV, p. 531.

GÈNES. — Le baptistère de la cathédrale, qui a été entièrement reconstruit, n'offre plus rien de curieux.

FLORENCE. — Son célèbre baptistère, qu'on appelle *Il Tempio di San Giovanni*, a été construit au VI^e ou VII^e siècle avec les matériaux d'un ancien temple païen, ce qui a fait supposer à quelques antiquaires que c'était un temple de Mars approprié plus tard au culte catholique. Cet édifice octogone, de 85 pieds de diamètre, est couronné d'une grande coupole à huit faces dont le centre, à ciel ouvert, ne fut fermé qu'en 1520, au moyen d'une lanterne. Seize colonnes de granit soutiennent une galerie qui fait le tour du monument. Les parois ont été revêtues de marbre, en 1292, par l'architecte Arnolfo, et pourtant on n'y trouve aucun détail de style gothique. Les trois célèbres portes de bronze, placées à l'orient, au midi et au nord, ont été exécutées, la première en 1330 par Andrea Pisano, les deux autres, au XV^e siècle, par Lorenzo Ghiberti, dont le chef-d'œuvre arracha à Michel-Ange cette exclamation : *O divinum opus ! O janua digna polo !* Les frontons de ces portes sont surmontés de remarquables statues en bronze : la décollation de saint Jean-Baptiste (1571) par Vincent Danti, à la porte du Midi ; le baptême du Christ par Andrea Sansovino, à la porte orientale ; la prédication de saint Jean par Fr. Rustici, à la troisième porte.

L'antique pavage, restauré en l'an 1200, est composé de fragments de marbres blancs et noirs formant les plus harmonieux dessins. Au milieu des signes du zodiaque, on remarque une figure du soleil avec le point mathématique que l'astre du jour frappait de ses rayons, au moment du solstice d'été, ce qui n'a plus lieu depuis la réforme du calendrier grégorien. On voit encore sur le pavé les traces de l'ancien bassin octogone remplacé par un pavage en briques. Les fonts actuels, sculptés en 1470, par un élève de Donatello, sont hexagones, en marbre blanc d'un seul bloc. Les six faces représentent les baptêmes : 1^o de saint Jean par Jésus-Christ ; 2^o du peuple juif par saint Jean ; 3^o du Christ par saint Jean ; 4^o des apôtres par Jésus-Christ ; 5^o de Constantin par saint Sylvestre ; 6^o de plusieurs enfants par un prêtre. Auprès des fonts, sur le pavé, il y avait jadis une pierre ronde en porphyre où l'on déposait les enfants qu'on présentait au baptême. Les cinq rangées de mosaïques de la coupole exécutées par Andrea Tafi, Ghirlandajo, Lippo Lippi, etc., représentent : 1^o la vie de saint Jean-Baptiste ; 2^o les principaux mystères de la Rédemption ; 3^o l'histoire du patriarche Joseph ; 4^o les principaux faits bibliques depuis la

création du monde jusqu'au déluge universel ; 5^o les anges et la Cour céleste.

Aux deux fêtes de saint Jean-Baptiste, on place au milieu de l'octogone l'autel en argent massif ou plutôt le parement d'autel, auquel ont travaillé Ghiberti et Pollajuolo (1366-1477). C'est un témoignage de la magnificence de la République florentine qui voulut surpasser par l'art et par la matière la valeur de l'autel donné par Constantin à la basilique de Constantinople. Douze bas-reliefs en argent représentent la vie du Précurseur ; ils sont séparés par des pilastres de même métal et de lapis-lazzuli, surmontés de belles statues de prophètes et de sibylles (1).

LUCQUES. — L'ancien baptistère, situé près de la cathédrale, fut converti, au XIV^e siècle, en une grande chapelle carrée, voûtée d'une croisée d'ogive et communiquant avec le transept de l'église *San-Giovanni*.

MILAN. — D'après une tradition locale, saint Augustin, son ami Alipe et son fils Adéodat auraient été baptisés par saint Ambroise, le 3 avril de l'an 387, dans la chapelle de *San-Ambrogio* qu'on désigne sous le nom de *battisterio di Sant-Agostino*. Une représentation du baptême de saint Augustin et une inscription de 1637 entretiennent à ce sujet l'erreur populaire, propagée par quelques écrivains (2), et dont la fausseté a été parfaitement démontrée par plusieurs savants italiens (3). Il ne faut point faire plus de fond sur une autre légende qui fait improviser alternativement le cantique du *Te Deum* par saint Ambroise et saint Augustin, aussitôt après ce baptême. Ce chant sublime est aujourd'hui généralement attribué à saint Nicet, évêque de Trèves en 527 (4). Le baptistère où saint Augustin fut baptisé est désigné par saint Ambroise sous le nom de *basilique du baptistère*. C'était un monument octogone situé au midi de la basilique neuve, non loin de l'église Sainte-Thèle, là où s'élève aujourd'hui le chœur de l'église des *Corte*. Ennodius de Pavie a vanté les marbres et les peintures de ce baptistère appelé *Sanctus Johannes ad*

(1) Cf. les *Œuvres d'art de la Renaissance italienne au temple de Saint-Jean* (Baptistère de Florence), Paris, 1875.

(2) Sormani, *Alleg.*, p. 15; Prunetti, *Viaggio pittorico*, t. IV, p. 106.

(3) Muratori, *Anecd.*, p. 173; Latuada, *Descrizione di Milano*, t. IV, p. 319; G. Ferrario, *Monumenti di sant'Ambrogio*, p. 196.

(4) M^r Couesseau, dans un Mémoire sur le *Te Deum*, attribué à S. Hilaire.

fontes et désigné parfois sous le nom de *Fons Theclæ*. Saint Ambroise composa et fit inscrire dans l'intérieur les vers suivants :

*Octachorum sanctos templum surrexit in usus,
Octogonus fons est munere dignus eo.
Hoc numero decuit sacri baptismatis aulam
Surgere, quo populi vera salus rediit.
Luce resurgentes XPI qui claustra resoluit
Mortis, et tumulis suscitavit exanimas.
Confessosque reos maculoso crimine solvens
Fontis purifluis diluit inriguo.
Huc quicumque volunt probrosae crimina vitæ
Ponere, corda lavent, pectora munda gerant.
Huc veniant alacres : quamvis tenebrosus, adere
Audeat ; abscedet candidior nivibus.
Huc sancti properent : non expers ulla aquarum
Sanctus : in his regnum est consiliunq; Dei.
Gloria iusticiæ ! nam quid divinius isto
Ut puncto exiguo culpa cadat populi (1) ?*

Dans le baptistère de l'église Saint-Étienne, des conduits pratiqués dans les colonnes élevaient l'eau jusqu'aux galeries supérieures pour la faire retomber en pluie sur les Catéchumènes. L'inscription suivante, composée par Ennodius, célébrait cette merveille hydraulique :

*En sine nibe pluit sub tectis imbre sereno,
Et coeli facies pura ministrat aquas.
Profusa marmoribus decurrunt flumina sacris,
Atque iterum rorem parturit ecce lapis.
Arida nam liquidos effundit per gula fontes,
Et rursus natis unda superna venit.
Sancta per aetheras emanat lympha recessus
Eustorgi vastis ducta ministerio (2).*

Une autre inscription du même poète se lisait près d'un lion qui, de sa gueule, versait de l'eau dans le bassin :

*Aspice deposita blandum feritate leonem :
Ore vomit lymphas pectoris obsequio.
Unda fuit rostro, dens mortis pocula mandit :
Naturam perdens bellua nos satiat.
Efferat dum vitreos effundunt guttura fontes,
Dira salutariferis corda lavantur aquis (3).*

MONZA. — Pacciadi, dans ses recherches sur le culte de saint

(1) Ciampini, *Vet. monim.*, t. II, p. 22.
(2) Sirmond, *ad Ennod.*, t. I, p. 1145.
(3) Mai, *Script. vet.*, t. V, p. 177.

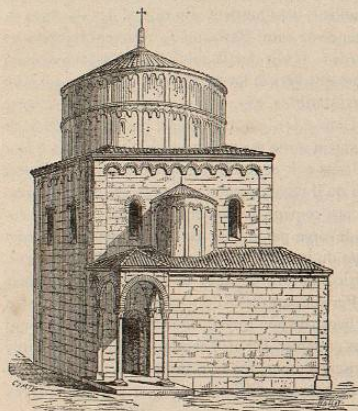
Jean-Baptiste (pages 52 et 53), a publié deux inscriptions de l'ancien baptistère de Monza. L'une d'elles date de l'an 617.

NAPLES. — Jusqu'au XIII^e siècle, la basilique *Santa-Restituta*, ancienne cathédrale de cette ville, était flanquée de deux baptistères, séparés par une chapelle appelée *Consignatorium albatorum*, où l'évêque confirmait les nouveaux baptisés. L'un de ces baptistères subsiste encore, métamorphosé en chapelle, sous le nom de *San-Giovanni al fonte*.

NOCERA DE PAGANI (ancien royaume de Naples). — L'église ronde de Sainte-Marie-Majeure est l'ancien baptistère de cette ville. On descend encore par trois marches dans la cavité circulaire qui servait de bassin.

NOVARRE. — En face de la cathédrale, s'élève un baptistère octogone à colonnes antiques, surmonté d'une coupole. Au XVII^e siècle, on y baptisait encore tous les enfants de la ville et de ses faubourgs. Ce temple est dépourvu de peintures, mais on y voit des scènes de la passion représentées par des groupes de figures modelées et coloriées. On

croit que c'était originellement un *columbarium*. « Un sépulcre païen devenu le berceau des fidèles ! s'écrie M^{re} Gaume (1), voilà un de ces beaux et puissants contrastes dont l'Italie possède si bien le secret, et dont la vue produit toujours une vive impression. »



Baptistère de Padoue.

PADOUE. — Le baptistère qui s'élève à droite de la cathédrale a été construit vers 1380 par Finna Buz-zacharina, femme de

(1) *Les Trois Rome*, t. III, p. 610.